

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Titulaires et ordo des fidèles. — II Aux Prières. — III Le nom du Rosaire. — IV L'enfance et la prière. — V La Société des missions étrangères en 1897. — VI La force du Rosaire. — VII Persécution religieuse en Italie. — VIII Journal de voyage (*suite*.)

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTREAL

Dimanche, le 30 octobre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête du titulaire de Saint-Alphonse ; solennité de celui de Saint-Raphaël (île Bizard).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité des titulaires de Saint-Simon et de Saint-Jude.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité du titulaire de Saint-Raphaël.

J. S.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 16. — Fête de la Pureté de la S. Vierge, *double majeur* (du 3e dim. d'oct.) ; mém. du 20e dim. après la Pent. ; préf. de la S. Vierge ; évang. du dim. ; à la fin — Aux Iles vêpres, mém. de S. Hedwige (du 17) et du dim.

J. S.

AUX PRIERES

Sr Marie de Saint-Jean d'Avila, professe, née Marie Florestine Duplessis, décédée à Montréal.

LE NOM DU ROSAIRE

ROSARIUM, *Rosaire* est un mot qu'employaient les auteurs de l'antiquité pour désigner un lieu planté de rosiers et couvert de roses. De leur langage profane ce mot est passé dans le langage sacré, et s'applique actuellement à la dévotion qui a pour objet d'honorer la très sainte Vierge par la récitation cent cinquante fois répétée de la Salutation Angélique et la méditation des principaux mystères du christianisme. Quel rapport y a-t-il entre les *rosiers*, les *roses* et cette dévotion ? C'est ce que j'ai demandé à des auteurs à la fois graves et charmants. Ils m'ont fourni la matière d'une leçon de botanique spirituelle que je vous prie d'écouter avec bienveillance.

Rosarium, *rosaire* signifie, disions-nous tout à l'heure, *lieu planté de roses*. Or la première fleur qui s'offre à notre admiration dans ce lieu charmant, c'est précisément Celle que nous invoquons chaque jour sous ce titre « *Rosa mystica, Rose mystique.* » Marie réunit dans sa personne et sa vie, toutes les qualités, les grâces, les charmes, les perfections que nous attribuons dans un ordre inférieur à la plus belle des fleurs.

Or, comme la rose est la plus belle des fleurs, Marie est la plus belle des créatures. « Dieu l'a choisie et préférée avant tous les temps : *Elegit eam Deus et prælegit eam* ; — il l'a aimée plus que tous : *Dilexit eam plus quam omnes.* » Il a répandu sur elle tout le flot des mérites qui devaient racheter le genre humain et l'a ainsi préservée des souillures qui semblent attendre les enfants des hommes aux portes de la vie pour les déshonorer. Il l'a disposée par des opérations ineffables au privilège insigne de la maternité divine, qui lui confère comme une dignité infinie au-dessus de toutes les créatures. Toutes les vertus infuses, tous les germes sacrés de l'avenir étaient contenus dans sa chère âme dès le premier instant de sa vie. Elle croît dans le temple et comme à l'ombre du sanctuaire, et chaque jour elle devient plus belle. Elle n'est pas encore épanouie que déjà l'Ange est ravi de sa beauté. Accoutumé aux splendeurs de la cour céleste, il ne dédaigne pas la petite maison de Nazareth, et prosterné devant la plus grande des merveilles, il s'écrie : « *Ave gratia plena ! Salut pleine de grâce !* »

Que
l'Esp
la be
Que
prati
des
sang
une
quan
les b
ciel i
aupr
tous
Dieu
Deus,
Ma
plus
pas
Justi
les d
breus
ratiou
elle e
de l'i
après
Tou
fût pa
sance
tude
présen
vie, t
pas m
sentie
péché
d'une
tremb
lui d
sentir
cune

Que sera-ce donc, grand Dieu ! quand, inondée des rayons de l'Esprit-Saint, cette fleur mystérieuse s'ouvrira pour produire la beauté incréée, l'auteur de toute grâce et de toute perfection ? Que sera-ce, quand par le libre usage des dons de Dieu, la pratique éminente et héroïque de toutes les vertus, au milieu des humiliations, des opprobres, des croix, empourprée par le sang de son Fils, Marie aura fait croître en elle la grâce jusqu'à une plénitude de mérites incommensurable ? Que sera-ce, quand, mortellement blessée par son amour et recueillie entre les bras des anges, cette Vierge sainte sera emportée dans le ciel à travers toutes les sphères et toutes les hiérarchies, assise auprès du trône de Dieu, pénétrée de sa gloire et mesurant tous les êtres par sa perfection ? car « tout ce qui n'est pas Dieu est moins qu'elle, dit saint Thomas : *quidquid non est Deus, minus est Virgine.* »

Mais ne nous sera-t-il pas permis, mes frères, d'examiner de plus près cette royale beauté de la rose mystique ? Je ne parle pas des reflets incomparables que lui communique le Soleil de Justice dont elle est la mère, aucun langage humain ne saurait les décrire ; mais ses perfections personnelles sont assez nombreuses et assez grandes pour épuiser notre pauvre petite admiration. Avez-vous vu la rose étaler sur le trône de verdure où elle est assise sa robe blanche et immaculée ? C'est le symbole de l'innocence virginale dont Marie fut parée avant, pendant et après sa maternité miraculeuse.

Toutes les précautions ont été prises par Dieu afin qu'elle ne fût pas touchée par la main de celui qui profane les naissances, et, répondant à ce privilège gratuit avec une plénitude admirable, elle s'est offerte toute entière à Celui qui l'avait préservée de la souillure originelle. Son corps, son âme, sa vie, tout appartient au céleste Époux. Pas une de ses actions, pas même un désir, pas même une pensée ne s'écartera des sentiers bénis de la vertu pour fléchir, je ne dis pas du côté du péché, mais même du côté de l'imperfection. Elle s'entoure d'une vigilance si austère, d'une prudence si admirable, que, tremblante d'abord à la parole de l'ange, elle osera pourtant lui demander l'explication des promesses divines, et ne sentira à devenir la mère du Sauveur qu'à la condition qu'aucune souillure, même involontaire, n'offensera sa virginale

pudeur. C'est cette pureté plus qu'angélique que l'Eglise chante avec une sorte d'emphase quand elle s'écrie : « Vous êtes sans souillure, vous êtes sans tâche, vous êtes toute chaste, ô Marie ! *Inviolata, intacta, et casta es, Maria.* » C'est cette pureté plus qu'angélique que Dieu récompense par un privilège inénarrable qui termine sa puissance dans l'ordre des prodiges.

La beauté de l'innocence n'est pas la seule que symbolise la rose, ses teintes empourprées, son vif coloris représentent, dit le bienheureux Albert le Grand, le sang du martyr, les ardeurs de la charité, et ces deux choses fondues ensemble, c'est-à-dire, l'amour souffrant. Souffrir avec patience, régner sur tous les maux par la paix d'une âme inébranlable, c'est, dit un philosophe, le plus grand prodige que puisse offrir en spectacle l'humaine nature. Cependant, il est quelque chose de plus admirable, c'est la souffrance d'amour ; la souffrance qui n'est point due, mais que l'on va chercher soi-même, dont on s'abreuve à plaisir, afin de faire voir à quelqu'un combien on l'aime. Telles furent les souffrances de Jésus-Christ, et par contre coup, ou plutôt par une conformité librement recherchée et volontairement consentie, les souffrances de Marie. Elle pouvait être affranchie de la dure loi qui pèse sur les enfants des hommes, et les condamne à ourdir à travers mille épreuves, tribulations, calamités, la triste trame de leur vie, mais elle ne le voulut pas. *Mon bien-aimé est à moi*, disait-elle, dans les transports de sa charité. *Dilectus meus mihi*. Eh bien, qu'il y soit tout entier, joyeux comme le jour ou triste comme la nuit, doux comme le miel ou amer comme la myrrhe. *Moi, je suis à lui : Et ego illi*. Qu'il me prenne, qu'il me caresse ou me frappe, entre ses mains chères et adorables je ne veux pas être épargnée. S'il aime les hommes jusqu'à souffrir et mourir pour eux, souffrons et mourons avec lui. — Et toutes les douleurs se sont précipitées dans son âme, comme un torrent que l'orage a grossi. Sa chair virginale n'a pas été sillonnée par les verges, ni percée par les clous et les épines, ni honteusement suspendue à un gibet, mais son cœur de mère s'est autant de fois brisé qu'il y a eu d'instants dans la passion de son Fils. Que dis-je, avant le jour solennel et terrible des dernières douleurs de l'Homme-Dieu, elle s'était apprise à souffrir pour nous ? Est-ce qu'elle ne souffrait pas déjà le martyr, quand son petit Jésus naissait aban-

donn
trem
aux
essuy
le tr
pauv
les so
ties s
son c
c'est l
gout
son b
nie ti
coupé
homn
du Pi
rait-el
avec
disait
de co
et les
de fer
mystic
votre
ne pou
avoir
trice d
des so
Le p
région
le ciel
de Ma
les par
entre t
disting
mélant
prière
fection
Le p

donné dans un lieu vil et méprisé des hommes ? Quand, toute tremblante, elle l'emportait entre ses bras pour le soustraire aux fureurs d'une persécution prématurée ? Quand elle essuyait la sueur de son front et baisait ses mains durcies par le travail de l'ouvrier luttant contre l'envahissement de la pauvreté ? Quand elle entendait les menaces des pharisiens et les sourdes rumeurs du peuple ? Quand elle voyait les prophéties se multiplier comme pour menacer de plus près la vie de son cher Fils ? Mais où elle est devenue la Reine des martyrs, c'est lorsque debout, au pied de la croix, elle voulut recevoir goutte à goutte tout le sang qui tombait des plaies ouvertes de son bien-aimé. Que disait-elle en son cœur pendant que l'agonie travaillait le corps sacré de Jésus, et que des cris entre-coupés s'échappaient de sa bouche adorable pour dire aux hommes qu'il les aimait encore ? Se plaignait-elle des duretés du Père céleste contentant jusqu'au bout sa justice ? Murmurait-elle contre les horreurs de cette sanglante union de Jésus avec la croix d'où naissait une race nouvelle ? — Non. — Elle disait *fiat ! fiat !* au bien-aimé qui la pressait intérieurement de consentir à tant de maux, et par les plus violentes angoisses et les plus horribles tortures qui aient jamais affligé un cœur de femme, elle devenait la mère du genre humain. O rose mystique ! vous étiez blanche et immaculée quand sortait de votre sein le Fils de Dieu vêtu d'un corps mortel ; mais vous ne pouviez enfanter à la grâce les misérables pécheurs qu'après avoir été empourpée par le sang de votre cher Fils. Coopératrice de la rédemption du monde, vous deviez être participante des souffrances d'amour qui apaisaient la justice de Dieu !

Le parfum de la rose. — Il ne demeure pas dans les basses régions de l'atmosphère, mais ses ondes pressées s'élèvent vers le ciel ; et ainsi, il symbolise le parfait hommage qui du cœur de Marie monte à chaque instant vers Dieu. Comme entre tous les parfums nous distinguons facilement celui de la rose, ainsi entre toutes les adorations, et les louanges de la création, Dieu distingue celles de Marie. Comme le parfum de la rose, en se mêlant aux autres parfums, les tempère et les relève, ainsi la prière de Marie, en se mêlant à nos prières, corrige leurs imperfections et leur donne du prix devant Dieu.

Le parfum de la rose. — Elle nous l'abandonne tout entier

sans en rien retenir, et cette généreuse effusion symbolise les inépuisables largesses dont nous sommes chaque jour l'objet de la part de notre Mère des cieux.

Le parfum de la rose. — Il possède je ne sais quelle force pénétrante qui captive les sens et les enivre : symbole de l'action mystérieuse des vertus de Marie sur ceux qui en respirent la délicieuse odeur. Non seulement cette Vierge sainte a été enrichie de toutes les vertus infuses, mais les habitudes sacrées qui sont le fruit de nos libres efforts, les vertus acquises, elle en a pratiqué les actes dans un degré éminent et héroïque ; et ainsi elle s'est entourée d'une atmosphère bienfaisante qui attire les âmes à sa suite. « Les vierges sont conduites au roi sur ses traces embaumées : *Adducentur Regi virgines post eam.* — Et nous, ô Rose mystique ! retenus par je ne sais quel charme, nous courons après l'odeur de vos parfums : *In odorem unguentorum tuorum currimus.* — Les jeunes âmes surtout s'enivrent en respirant près de vous, et vous aiment d'un amour si tendre, qu'elles oublient tout, pour demeurer à vos côtés et vous offrir l'hommage d'une vie immolée : *Adolescentulæ dilexerunt te nimis.* »

R. P. MONSIEUR

L'ENFANCE ET LA PRIÈRE



François Coppée a publié sous ce titre : *l'Enfance et la prière*, un émouvant article dont voici quelques passages.

M. Coppée évoque le tableau si touchant de la mère qui fait prier son petit enfant à son réveil :

« Quelle douceur ! Elle prie avec lui, pour lui et par lui ! Ce sentiment de crainte respectueuse que nous inspire parfois la grandeur de la Divinité, elle ne l'éprouve pas à présent. Elle est pleine d'abandon et de confiance. Elle est certaine que Dieu exaucera les vœux que lui adresse une bouche si pure ; elle ne doute pas que Celui qui est la force infinie et la science absolue ne soit touché par tant d'innocence et de faiblesse. Et puis, il y a une Mère là-haut, la sainte Vierge, qui est la source de toutes les grâces et qui saura bien obtenir ce que lui demande une autre mère par la voix balbutiante de son enfant !

« Oui, vous êtes agréables à Dieu et vous prenez un sublime essor

vers la gloire, prières de tous les chrétiens ! Hymnes liturgiques chantées par les prêtres, cantiques en toutes langues lancés à pleins voix par l'assemblée des fidèles, harmonieux orages des grandes orgues qui faites tressaillir la nef des cathédrales, chœur des pèlerins en marche vers quelque sanctuaire qui éveillez les échos des montagnes, pieux sanglots des affligés auprès des tombeaux, plaintes douloureuses des âmes repenties, paroles enflammées de la religieuse ou du moine en extase dans sa cellule, oui, vous montez jusqu'au trône du Tout-Puissant ! Mais avant tout, il est le Père : et dans l'immense, dans l'éternelle rumeur des voix qui le louent et le confessent, il écoute aussi très tendrement, j'en suis sûr, les candides et presque inconscientes prières des petits enfants, pareilles à un confus ramage d'oiseaux.

L'homme qui, dans son enfance, sut prier, ne l'oublie jamais. Les passions et les luttes de la vie, les révoltes de l'esprit et des sens, peuvent le conduire au doute, à l'incrédulité, que dis-je ? au pire excès de la négation et du blasphème. Une trace de la foi de son premier âge reste toujours au fond de son cœur, comme les caractères de l'ancien manuscrit sur le parchemin d'un palimpseste. Vienne la grande douleur, la profonde détresse — physique ou morale. Oh ! comme il se rappellera tout de suite l'heure si lointaine où, agenouillé dans son berceau, il sentait, près de sa joue, la chaleur du visage de sa mère qui lui enseignait le *Pater* et l'*Ave*. Et, presque toujours, alors, il s'écroulera lui-même, se voilera la face de ses mains et poussera ce cri, qui sort naturellement du fond de l'homme : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

« Ce cri, pour une âme naufragée, — j'en sais quelque chose, — c'est le phare qui luit dans les ténèbres, c'est le port, c'est le salut ! »

« Aussi j'éprouve une véritable colère contre les malfaiteurs qui, pris d'une démenée inconcevable, prétendent, — eux-mêmes ont forgé le mot, — « déchristianiser » la France. Certes, ils n'y parviendront pas. C'est la destinée de l'Eglise d'être toujours militante en ce monde ; ses périodes de progrès et de décadence ne sont que des mouvements de flux et de reflux, et, en ce moment précis, nous sentons bien que le flot monte. Mais est-il, en vérité, une plus mauvaise action que de ravir au peuple la foi et la prière ? Car elles sont faciles à ces humbles, à ces simples de cœur, — c'est même un de leurs privilèges, — et elles y trouvent, mieux que nous autres, en qui repousse toujours la mauvaise herbe de l'orgueil, un admirable viatique pour

le dur voyage de la vie. Hélas ! à l'heure, qu'il est, un mal énorme a été fait, il s'aggrave tous les jours, et l'on nous prépare des générations de malheureux qui s'agiteront entre la révolte et le désespoir.

« Comment ne pas s'alarmer devant un pareil avenir ? Comment ne pas s'indigner surtout à la pensée que ceux qui concourent à cette œuvre funeste ne sont même pas tous de bonne foi et que tel politicien bourgeois, prêt à voter tout ce qu'on voudra pour chasser Dieu de l'école, s'étonnerait que sa « dame » et sa « demoiselle » n'eussent pas de religion, comme il dit dans son plat langage ?

« Puisse le fait que je lui signale aujourd'hui, — ces innombrables enfants sans baptême, sans ombre de pensée religieuse, — faire un peu rentrer cet homme en lui-même ; et si un soir, dans l'intimité de la famille, il se surprend à s'attendrir devant les tableaux, — toujours auguste et charmant, — de sa femme faisant apprendre à son dernier-né quelque prière enfantine, puisse-t-il rougir de son hypocrisie et songer avec horreur que ce pain de l'âme qu'il accorde aux siens, il l'arrache aux pauvres gens ! »

La Société des missions étrangères en 1897

Tableau général de l'état des missions et des résultats obtenus

EN 1896, les baptêmes de païens adultes, administrés dans les vingt-huit missions confiées à la Société, s'élevaient à 32,882. Nous étions heureux de présenter un tel chiffre de conversions d'infidèles, et nous bénissions Dieu qui avait accordé aux travaux des missionnaires un résultat notablement supérieur à la moyenne de nos meilleures années.

Cette fois-ci, nous devons redoubler nos actions de grâces au Seigneur, car nous avons à annoncer des succès qui dépassent sensiblement ceux de 1896. Le nombre des baptêmes d'adultes, d'après les documents qui nous sont parvenus, monte, pour 1897, à 40,826. C'est donc une augmentation de 7,944 baptêmes de païens sur le précédent exercice ; et il nous manque le compte rendu des deux missions du Yun-nan et de Siam.

Il nous sera permis de signaler, comme ayant le plus contribué à ce magnifique résultat : la Cochinchine orientale avec ses 5,837 baptêmes, et surtout la Cochinchine septentrionale qui en compte 9,020. Mentionnons encore la Mandchourie et le Kouang-tong qui n'avaient jamais présenté un chiffre aussi élevé qu'en 1897, et qui voient le mouvement vers notre sainte religion s'accroître de plus en plus. Dans chacune de ces missions, il y avait à la fin de l'exercice plus de 30,000 catéchumènes.

Ces conversions si nombreuses, obtenues le plus souvent malgré des obstacles de tout genre suscités par l'ennemi des âmes, représentent une somme considérable d'efforts et de labeurs persévérants. Toutefois, elles ne constituent pas à elles seules les progrès réalisés, et elles sont loin de donner la mesure exacte du travail accompli par les ouvriers apostoliques. La vie d'une mission s'affirme encore de bien d'autres manières : par les soins que réclament les écoles, par la direction des séminaires, la construction d'oratoires ou de chapelles dans les nouveaux postes, l'instruction plus assidue des néophytes et leur formation aux pratiques de la vie chrétienne, enfin par la visite plus fréquente et plus régulière des fidèles souvent disséminés sur d'immenses territoires.

Nous avons fait un relevé général de l'administration des sacrements, dans nos missions, pendant le dernier exercice. Nous l'insérons ici :

Confirmations : 30,246 ; confessions : 1,292,770 ; communions : 1,536,497 ; saints viatiques : 10,367 ; extrême-onctions : 16,942 ; mariages : 10,056.

Ce relevé est forcément incomplet, puisque deux missions ne nous ont envoyé aucun rapport et que d'autres donnent seulement le chiffre des confessions annuelles et des communions pascales, sans indiquer celles de simple dévotion. Mais tel qu'il est, il montre d'une manière sensible comment, sous l'action de la grâce divine et par les soins constants des missionnaires, l'esprit de foi se développe de plus en plus parmi nos chrétiens.

Nous terminons cette petite note, en faisant remarquer que le tableau général de l'état de nos missions au 21 décembre 1897 et des résultats obtenus par nos missionnaires au cours de l'année, permet de constater, sur l'exercice 1896, une augmentation de 259 églises ou chapelles, 31 séminaristes, 212 écoles et 8,000 élèves.

La force du Rosaire

LA force du Rosaire, elle est surtout dans l'arme qu'elle vous met entre les mains. Notre arme, c'est cette couronne de grains entrelacés qui a si souvent excité les sourires et les sarcasmes de l'incrédulité. Et cependant, nous le disons bien haut, cette arme, entre les mains des associés du Rosaire, est une arme plus terrible et plus redoutable que toutes les forces du monde.

Partout nous voyons la Sagesse divine, dans ses œuvres, allier ce qu'il y a de plus infime à ce qu'il y a de plus élevé, et se servir des choses les plus humbles et les plus simples pour produire les plus grands effets. Une goutte d'eau traversée par un rayon de soleil, voilà plus qu'il n'en faut à Dieu, cet incomparable artiste, pour donner à notre regard ébloui les merveilles de l'arc-en-ciel, ou les splendeurs d'un soleil couchant ; un peu d'air mis en mouvement suffit à semer partout l'épouvante et la dévastation, à renverser les œuvres du temps comme les œuvres de l'homme. Dans l'ordre surnaturel, quelques gouttes d'eau font d'un enfant de ténèbres un enfant de lumière ; un peu de pain et quatre paroles font descendre sur notre pauvre terre le Roi de la création. Dieu fait de la force avec rien. Ainsi a-t-il fait pour le Rosaire. Ces grains de bois qu'il nous faut défendre du ridicule, nul ne pourra jamais dire ce qu'ils ont inspiré de courage, surmonté d'obstacles, édifié de vertus, terrassé d'ennemis, gagné de batailles, remporté de victoires. Il n'y eut jamais de bouclier plus résistant, d'épée mieux trempée.

C'est que ces grains, qui ne sont rien par eux-mêmes, s'animent en quelque sorte et prennent la vie, au souffle des prières sublimes qu'ils appellent, qu'ils sollicitent, et dont ils marquent comme le rythme de la cadence.

C'est d'abord cette prière ineffable tombée, il y a dix-huit siècles, des lèvres de l'Homme-Dieu, l'Oraison Dominicale, le *Pater*, qui dit si bien à notre Père céleste tous nos besoins, toutes nos détresses, tous nos désirs ; et puis la Salutation Angélique, l'*Ave*, cette sublime invocation à Marie composée par la piété commune de Gabriel, d'Elisabeth et de l'Eglise, commen-

cée par l'Archange, poursuivie par la Mère du Précurseur, terminée par l'Eglise ; le *Pater* et l'*Ave*, le *Pater* ce cri des enfants vers leur Père, l'*Ave*, ce cri des enfants vers leur Mère qui est au ciel.

Mes bien chers frères, ces *Pater* et ces *Ave*, avec la disposition que leur donne le Rosaire, deviennent l'acte de foi le plus complet que vous puissiez faire, l'affirmation la plus solennelle de votre croyance. N'embrassent-ils pas tous les mystères chrétiens, toute la théologie ? Oui, le Christianisme tout entier est bien dans ces quinze tableaux où Notre-Seigneur et sa sainte Mère nous apparaissent, unis dans leurs joies, dans leurs souffrances, dans leur gloire ; il est bien tout entier dans ce drame divin, où la vie de Jésus et de Marie se déroule dans les phases les plus saillantes de leur œuvre commune, dans la joie qui précède le fait de la rédemption, dans la douleur qui le consume, dans la gloire qui le couronne. La récitation du Rosaire est donc une affirmation complète de la foi du chrétien.

Tout chrétien doit affirmer sa foi. Saint Paul nous dit qu'il ne suffit pas de croire du fond du cœur, qu'il faut confesser de bouche sa croyance. Le Dieu qui l'a créé, le Dieu qui l'a racheté, l'homme doit le confesser publiquement ; il doit proclamer devant toute créature sa dépendance et sa soumission. Et cet hommage ne peut pas être un témoignage silencieux, un cri sans écho ; ce doit être un témoignage public, solennel, qui dépasse celui de la création de toute la distance qui sépare l'homme des autres êtres, les bienfaits qu'il a reçus des dons qui ont été faits aux autres créatures ; un témoignage qui prenne non seulement son cœur et son âme, mais son corps, mais ses membres, mais ses sens, et les incline et les prosterne devant Dieu. Dites-vous que la récitation du Rosaire, celle surtout qui se fait publiquement dans ces exercices prescrits par le Souverain-Pontife, satisfait pleinement à ce devoir de l'affirmation chrétienne.

Et ces prières, ces *Pater* et ces *Ave*, n'en déplaise aux délicats et aux difficiles, oui, nous les répétons ; oui, nous ne nous lassons pas de les redire ; nous les redisons à outrance parce que ces prières viennent du ciel et que jamais une intelligence, jamais un cœur d'homme n'en eussent composé de semblables, d'aussi ineffables ; nous les redisons parce que ces prières si

courtes disent tout, parce que ces prières si simples s'élèvent à tout, parce que ces prières si sublimes sont comprises par tous ; nous les redisons parce que ce sont toujours les mêmes besoins et les mêmes fautes qui appellent les mêmes secours et le même pardon ; nous les redisons parce que le cœur aime les instances et que Dieu se plaît à nous entendre prier ; nous les redisons parce que, comme l'a dit un grand cœur, l'amour n'a qu'un mot qu'il redit sans cesse sans le répéter jamais.

R. P. FEUILLETTE.

PERSECUTION RELIGIEUSE EN ITALIE

NOUS empruntons au correspondant romain de la Minervé, les intéressants détails qui suivent, sur la persécution religieuse en Italie.

Le gouvernement italien adopte vis-à-vis des journaux catholiques des allures vraiment persécutrices. Le ministre de l'intérieur, général Pelloux, dit un jour à la Chambre, dans un accès de franchise : « Que les procureurs du roi saisissent les journaux sans s'occuper si des poursuites viendront légitimer ces saisies. » C'était un procédé légèrement turc : il remplaçait la justice par l'arbitraire, la légalité par la force, et les procureurs, mis aussi à couvert contre toute responsabilité, sachant qu'ils n'auraient rien à démêler avec les tribunaux, s'en sont donnés à cœur joie.

Il serait trop long de faire une liste des journaux saisis, et surtout des motifs qui les faisaient saisir. Mais, pour donner quelques exemples, la « Vera Roma » était saisie pour un sonnet où elle se moquait des gouvernements et accolait à M. di Rudini l'épithète de boucher, faisant allusion à l'âpreté de la répression de Milan. La « Voce de la Verità » est plusieurs fois saisie pour « avoir poussé au mépris des institutions » et aussi pour avoir fait un article contre la franc-maçonnerie, qu'elle représentait comme la plaie de l'Italie. L'« Unita Cattolica », vaillante feuille de Florence, paraissait depuis le 20 septembre 1870 entourée de noir. L'état de siège la supprime et le préfet met comme condition à sa republication, qu'elle abandonne

son filet noir. L'« *Unita Cattolica*, » le remplace par des ornements de fête ; le préfet les fait enlever. Alors le journal reproduit en tête de ses numéros l'ordonnance du préfet qui, à son tour, par un nouvel usage, exige que celle-ci disparaisse du journal. Soit, répond l'« *Unita Cattolica*, » mais nous insérerons tous les jours la seconde ordonnance, et si vous voulez la faire supprimer envoyez-nous en une troisième qui la remplacera en tête du Premier Florence. Il n'y a pas de raisons, une fois qu'on a commencé, pour que cela finisse.

Mais le comble en ce genre nous est fourni par l'« *Italia Reale*, » de Turin. Ce journal avait publié, le jour du 20 septembre, deux chapitres de l'apocalypse avec les commentaires de Mgr Martini. Il est bon de savoir que la bible de Martini avec ses commentaires est la plus estimée de l'Italie.

Supprimée l'Apocalypse. Et voici le libelle de l'ordonnance. « Vos les commentaires aux versets de l'Apocalypse où, à l'occasion du 20 septembre, on fait allusion à de fausses persécutions contre l'Eglise catholique, qui est destinée à en triompher exclusivement, même dans le royaume temporel... » Ce n'est pas très clair, mais le texte italien a la même obscurité et on comprend en effet qu'il fut difficile d'être trop clair dans une pareille affaire. Voilà que l'Apocalypse, les commentaires de Mgr Martini, mort archevêque de Florence en 1809, deviennent séditeux. Ne serait-ce point la meilleure preuve que l'Apocalypse condamne persécutions et persécuteurs ; et si le préfet de Turin a reconnu son gouvernement sous les traits de la bête, c'est que probablement il savait mieux que personne à quoi s'en tenir.

D'ailleurs si le gouvernement italien marche lentement dans la persécution contre l'Eglise, il marche sûrement. Quand on compare le chemin parcouru depuis 1860 on est effrayé du résultat obtenu. Pas de martyrs mais plus de chrétiens ; voilà son but, celui qui poursuit avec une ténacité diabolique et un acharnement sans pareil, mais en même temps avec une habileté que nous sommes contraints de reconnaître. C'est bien l'adversaire, le Satan qui le guide.

Quand il a détruit le pouvoir temporel en ouvrant violemment la brèche de la Porta Pia, il a voulu faire croire qu'il dépouillait le Pape de son royaume pour mieux lui conserver

l'indépendance morale et spirituelle qui doit être son apanage principal. Il a trouvé des catholiques pour le croire. Mais le gouvernement italien n'était en ceci qu'un instrument. L'homme qui incarnait le mieux la pensée diabolique de la Révolution italienne, Mazzini écrivait, le 21 septembre 1850, de Londres, une lettre que l'on vient de retrouver et où on lit cette phrase :

« Le travail anti papal pourrait ainsi passer par vos mains. Il pourra être très utile, mais seulement dans le cas où les Américains voudront bien comprendre que les deux questions, politique et religieuse, ne se peuvent séparer, et que nous, en renversant temporellement la Papauté, nous l'anéantissons aussi spirituellement. »

Voilà la vraie pensée des loges italiennes, voilà ce à quoi tend le gouvernement et ce qu'il obtiendrait si l'Eglise n'avait les divines promesses. Elle est fondée sur Pierre, Pierre sur Jésus-Christ, et cela suffit.

FRA ALESSANDRO.

JOURNAL DE VOYAGE

A nos chers Sœurs de la Providence, Maison Mère
Mission Saint-Augustin, T. N.-O.

(Suite)

NOUS arrivons enfin à la mission. D'aussi loin qu'on nous aperçoit, les pavillons se hissent, la cloche sonne, on accourt à notre rencontre. Mgr Clut arrive le premier, nous bénit, et après des paroles d'une bienveillance toute paternelle, nous conduit au couvent où nous sommes attendues avec la plus vive impatience. Bientôt nous sommes dans les bras de nos chères sœurs... Quel moment heureux !... Nos larmes en disent plus que de longs discours... Cependant après les premières émotions, elles nous pressent de questions auxquelles nous tâchons de satisfaire le mieux possible. Nous leur donnons au court et au long toutes les nouvelles qui ne sont plus fraîches, puisqu'il y a trente-quatre jours que nous sommes parties de la maison-mère ; n'importe, elles en arrivent directement.

1 Nous trouvons nos chères sœurs gaies, heureuses, jouissant

d'une bonne santé et faisant autour d'elles un bien que nous serions tentées d'envier pour la maison Saint-Augustin. Il fallait voir, à notre arrivée, leurs petits enfants sauvages, garçons et filles, placés en ligne droite, chaque côté du chemin et formant une gracieuse avenue. Ils ne sont pas si laids que vous vous l'imaginez, je vous assure. Nous sommes témoins d'une petite fête qu'ils font au Père Falher, successeur du Père Desmarais dans les fonctions de supérieur et de curé de la mission, et nous sommes émerveillées du succès.

Mais les grands bonheurs sont de courte durée ici-bas, et déjà l'heure est venue de nous arracher aux doux épanchements de l'affection fraternelle. Le 22, nous quittons Saint-Bernard en compagnie de Mgr Clut qui veut nous conduire lui-même à Saint-Augustin. La distance entre les deux missions est de 80 milles, par des chemins impraticables, mais en revanche, le site est très beau, sauf pourtant une certaine étendue de terrain dont le nom est plus poétique que justifiable. On l'appelle « Tête de femme ». C'est une multitude de petites buttes de terre dure, recouvertes de quelques brins d'herbe. C'est curieux tout de même. A cet endroit, Mgr Clut nous fait l'honneur d'une malice fort délicate que nous goûtons avec plaisir, mais qui égaie surtout le bon père Husson.

En face de la rivière « La Paix », il nous faut descendre l'éminence des « Mille Pieds », nom tiré de sa hauteur. Nous voyons là des chercheurs d'or-klondykers, disséminés sur les bords de la rivière, attendant que l'eau ait baissé pour commencer leur travail. Ils nous prêtent main forte pour traverser. Une pluie baitante nous force d'interrompre d'une journée notre route que nous reprenons au premier rayon de soleil. Encore 12 milles, et nous foulerons le sol de notre patrie adoptive. Nous cheminions en silence, livrées à nos réflexions... Je ne vous cache pas qu'une larme furtive est essuyée de temps à autre...

Bientôt nous apercevons les maisons de Saint-Augustin... Nos cœurs se serrent... et une pensée s'empare de notre esprit : C'est ici que je dois passer ma vie !... Ici, au milieu des sauvages, loin de mon pays, de ma famille, de mon foyer religieux... mais bien près de Dieu !... Oh ! oui, le missionnaire sent que Dieu est tout près d'elle... C'est lui qui lui inspire l'énergie du sacrifice, la soif de l'immolation, le désir de sauver des âmes...

Nous franchissons enfin le seuil de notre demeure, un samedi, le 25 juin, à trois heures p. m. Nous allons d'abord à la chapelle présenter nos hommages à Notre-Seigneur qui y réside déjà. Nous recevons ensuite la visite du Révérend Père Lesserec, supérieur de la mission qui, avec trois frères vient nous souhaiter la bienvenue.

Après un bout de toilette, nous commençons le soir même la visite de notre domaine. C'est bientôt fait. Notre maison actuelle, de 27 pieds par 20, comprend la chapelle, la cuisine, un réfectoire et une salle. A quelques pas est la maison d'école où nous avons un dortoir. A une certaine distance, se trouve l'emplacement du futur couvent dont les pierres dorment encore dans la carrière, et le bois, dans la forêt. Plus loin est la maison des Pères, avec ses dépendances : boutique, bâtiments, glacière, grainerie, moulin, le tout aux dimensions fort modestes comme vous le pensez bien. Mais ce qui nous surprend agréablement, c'est de trouver la basse-cour peuplée de charmants poussins piaulant joyeusement sous le regard maternel. La prairie n'est pas déserte non plus, et vraiment nous habitons une terre où coulent, *sinon le miel*, du moins le lait et la crème.

Vous croyez peut-être, chères sœurs, qu'une nuit à Saint-Augustin n'est pas propre à favoriser le sommeil ? . . . Détrompez-vous. . . Jamais nous n'avons si bien dormi. Le lendemain, dimanche, Mgr Clut nous dit la messe pendant laquelle nous chantons nos cantiques favoris : O douce Providence — Amour au Sacré-Cœur — Qu'ils sont aimés, grand Dieu, tes tabernacles — Je mets ma confiance. . . — Notre petite chapelle résonne agréablement sous les sons de notre harmonium qui, pour n'être pas un « vocalion » ni touché par un virtuose, n'en rend pas moins sa note mélodieuse.

Ici finit mon récit. Je me propose de vous en transmettre la suite dans quelques mois, c'est-à-dire quand nous aurons suffisamment goûté notre nouveau genre de vie.

En attendant, veuillez nous écrire. Il nous tarde d'avoir des nouvelles des événements qui se sont accomplis à la maison-mère depuis notre départ. Quoi qu'il en soit, nous bénissons le Seigneur du résultat obtenu, et nous offrons à notre nouvelle mère générale les sentiments de respectueuse soumission, de filiale tendresse dont nos cœurs de missionnaire sont tout pleins pour elle.

A nos bien-aimées mères du généralat nouvellement élues, nous présentons nos sincères félicitations, et à toutes nos chères sœurs, l'assurance de notre inviolable affection.

LES SŒURS DE LA MISSION SAINT-AUGUSTIN.